IN MEMORIAM

JACQUES ANDRÉ
(1910-1994)

Le 3 juin s'est éteint un latiniste d'une stature exceptionnelle, Jacques ANDRÉ; la crémation, au Cimetière du Père Lachaise, s'est opérée devant une assistance purement familiale. Un faire-part trop discret et impersonnel, dans le *Monde*, lui accordant le seul titre d'« Universitaire », a pu échapper à l'attention de ses amis.

Jacques ANDRÉ était né le 30 juillet 1910 à Cerdon (Ain), dans une famille d'instituteurs. Études secondaires à Bourg-en-Bresse (il a gardé un léger accent bressan), où son père était directeur d'école; études supérieures à Lyon, où il a été formé par A. YON et J. HUMBERT; une Bourse de Licence en 1931 (la promotion Pompidou !), l'Agrégation de Grammaire en 1933. Ensuite un long stage au Lycée de Saint-Étienne où il épouse une bachelière; J. CHOMARAT a gardé le souvenir d'un professeur de grec et de latin exceptionnel, qui faisait régner une discipline de fer. En 1947, élection à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence, juste avant la soutenance triomphale des Thèses de 1948, imprimées en 1949 : *Étude sur les termes de couleur dans la langue latine*, *La vie et l'œuvre d'Asinius Pollion*. Séjour heureux, où il forme plusieurs élèves, en particulier Jean STEFANINI dont il était particulièrement fier. En 1953, élection à l'École des Hautes Études, IV[e] section (il disait « l'École »), pour reprendre en 1954, aux côtés de P. COURCELLE, la tradition de la Philologie latine illustrée par A. ERNOUT et J. MAROUZEAU, après L. HAVET. Chose étonnante, le précédent titulaire de la Direction n'était autre que F. BRAUDEL, passé à la VI[e] section qui deviendra, sous sa houlette, la fameuse *ÉHESS*... C'est là que se déroulera sa carrière jusqu'en 1978, date avancée de sa retraite, fort mal accueillie. Sa conférence attire la plupart des latinistes aujourd'hui en activité, tous les philologues et beaucoup de littéraires; la liste en serait trop longue. Citons seulement P. JAL, G. SERBAT, P. LAURENS, P. PETITMENGIN, P.-P. CORSETTI. Un court passage à Nanterre, de 1965 à 1970, durant les années noires, suscitera aussi bon nombre de vocations. J. ANDRÉ sera bouleversé par ce déferlement de bêtise, de méchanceté, de lâcheté et d'arrivisme qui révoltait ses convictions républicaines (il se réjouira pourtant de l'élection présidentielle de 1981). À « l'École », au milieu de ses élèves, cet homme de haute taille, très droit, le visage plein, le crâne rasé, un peu austère et réservé, sortait de sa coquille et s'épanouissait : plein d'humour, riche en anecdotes, d'une science multiforme, mais aussi exigeant et épris de rigueur, précis jusqu'au scrupule, débusquant les mots rares dans les *Glossaires*, chassant les fausses références (« il faut tout vérifier »), exterminant les mots-fantômes. Le pédagogue était, chose rare, à la hauteur du savant.

On ne résume pas l'œuvre de J. ANDRÉ : trente-cinq livres, près de cent cinquante articles, très dispersés et que son auteur ne voulait pas réunir, plus de six cent cinquante comptes rendus. Il faut avant tout se garder d'en faire un lexicologue et un spécialiste du vocabulaire botanique ou médical. Stylisticien et historien dans ses thèses, il est fondamentalement linguiste et anthropologue; quant au philologue, il est omniprésent. Mentionnons d'abord dans la *C. U. F.* qu'il dirigea

pour la partie latine de 1964 à 1978, avant de passer le flambeau à P. JAL, les onze livres botaniques de Pline (outre deux livres en collaboration, VI, 2 et XXXVI), trois textes d'Ovide, « Apicius », les *Physiognomonistes*, Columelle (XII); ensuite dans l'*ALMA*, Isidore XII et XVII; enfin Tibulle I (Érasme). Avec les Thèses, treize ouvrages : le *Lexique botanique* repris et approfondi dans les *Noms de plantes*; les *Noms d'oiseaux* et l'admirable *Vocabulaire latin de l'anatomie* (1991), son dernier livre, analytique et synthétique, qu'il a tenu à dédier à sa fille Jacqueline, sa collaboratrice de tous les instants. Deux livres passionnants : *L'alimentation et la cuisine*, *Être médecin à Rome*. Une incursion dans l'Inde, avec J. FILLIOZAT (1986), un bref résumé de ses conférences de critique textuelle : *Règles et recommandations*. Deux contributions capitales en linguistique : ses *Mots à redoublement*, essentiels pour la théorie du signe et la typologie, ses *Emprunts et suffixes nominaux*, où il pose les bases d'une confrontation historique avec le grec, qu'il pratiquait avec bonheur, comme le révèle toute son œuvre et en particulier ses *Notes de lexicographie botanique grecque*. Jamais retraite ne fut plus féconde : pas moins de neuf livres, peut-être même ses meilleurs.

Jacques ANDRÉ était depuis 1938 membre de notre Société, qu'il présida en 1965; il publia dans la *Revue* dix-huit articles; d'abord sur Asinius Pollion (1946, 1947, 1948), ensuite sur des auteurs littéraires (Virgile et les Indiens 1949; Ovide 1968), techniques (Pline 1955, 1959; le pseudo-Théodore Priscien 1955) ou tardifs (*Lettres d'Alexandre* 1982), enfin et surtout sur des questions de grammaire latine (le groupe *-ps-* 1953, la conjonction *nē* 1957) ou de vocabulaire (préfixes intensifs *per-* et *prae-* 1951, noms du chemin 1950, cépages 1952, (h)ellébore 1954, projet d'un index botanique 1951); là encore le grec est mis au premier plan (le calque *uitulāmen* « drageon » 1959; étymologies 1960).

Le savant professeur n'était pas un homme public, on ne l'imaginait pas courant les colloques et intervenant à tout propos : sa voix ferme, mais faible, lui interdisait les effets oratoires, dont il avait au demeurant horreur; après 1970 et surtout 1978, il ne quittait plus guère son bureau environné de livres où il achevait son œuvre et aimait à recevoir ses élèves, curieux de tout et débordant de verve. Il est dommage que ce maître de réputation internationale et révéré par le monde savant n'ait pas reçu de l'Université ou des institutions Académiques les honneurs qu'il méritait; un volume de *Mélanges* — qui pour une fois s'imposait — fut même victime, dix ans après 1968, d'une divergence d'opinions au sein du Comité d'Honneur! Indépendant et rigide, parfois brusque, il préférait la société de ses proches et de ses vrais amis, souvent des hommes de science et des médecins. D'autres auraient été déçus, voire blessés; lui était parfaitement serein et souverainement heureux. Un vrai savant, un bel exemple de sagesse, une œuvre faite pour durer.

Pierre FLOBERT.